Lecture pour le cercle de paix

2 textes de Camus

(…) « Naturellement ce n’est pas la première fois que des hommes se trouvent devant un avenir matériellement bouché. Mais ils en triomphaient ordinairement par la parole et par le cri. Ils en appelaient à d’autres valeurs, qui faisaient leur espérance. Aujourd’hui personne ne parle plus (sauf ceux qui se répètent), parce que le monde nous paraît mené par des forces aveugles et sourdes qui n’entendront pas les cris d’avertissement, ni les conseils, ni les supplications. (…) Nous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer et à chaque fois, il n’était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire, parce qu’ils étaient sûrs d’eux, et qu’on ne persuade pas une abstraction, c’est-à-dire le représentant d’une idéologie.

Le long dialogue des hommes vient de s’arrêter. Et, bien entendu, un homme qu’on ne peut pas persuader est un homme qui fait peur. (…) Entre la peur très générale d’une guerre, que tout le monde prépare et la peur toute particulière des idéologies meurtrières, il est donc vrai que nous vivons dans la terreur. Nous vivons dans la terreur parce que la persuasion n’est plus possible, parce que l’homme a été livré tout entier à l’histoire et qu’il ne peut plus se tourner vers cette part de lui-même, aussi vraie que la part historique, et qu’il retrouve devant la beauté du monde et des visages ; parce que nous vivons dans le monde de l’abstraction, celui des bureaux, des machines et des idées absolues. (…) Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et l’amitié des hommes, ce silence est la fin du monde. »

 Albert Camus

 Combat 19/11/46

(…) « Nous sommes quelques-uns qui ne voulons faire silence sur rien. C’est notre société politique entière qui nous fait lever le cœur. Et il n’y aura ainsi de salut que lorsque tous ceux qui valent encore quelque chose l’auront répudiée dans son entier, pour chercher, ailleurs que dans des contradictions insolubles, le chemin de la rénovation. D’ici là, il faut lutter. Mais en sachant que la tyrannie totalitaire ne s’édifie pas sur les vertus des totalitaires. Elle s’édifie sur les fautes des libéraux. Le mot de Talleyrand est méprisable, une faute n’est pas pire qu’un crime. Mais la faute finit par justifier le crime et lui donner son alibi. Elle désespère alors les victimes et c’est ainsi qu’elle est coupable. C’est cela, justement, que je ne puis pardonner à la société politique contemporaine : qu’elle soit une machine à désespérer les hommes. »

 Albert Camus

 Combat 25/11/48